



Comment perpétuer la mémoire de la Shoah ?

Trente élèves du lycée professionnel Edmond-Labbé à Douai, emmenés par leur professeur d'histoire et de français Béatrice Bricout, réalisent une BD autour du récit de Lili Laignel, rescapée. PHOTOS PIERRE LE MASSON

PAR DELPHINE D'HAENENS
Endireplus@lavoixdunord.fr

Soixante-dix ans après la libération des camps de concentration, rares sont les survivants qui peuvent encore témoigner. Comment perpétuer la mémoire des millions de victimes du nazisme ? À Douai, des lycéens dessinent pour ne pas oublier.

Sur la planche Canson blanche de Frédéric, 18 ans, un visage de petite fille serti de grandes bouclettes crayonné au noir et blanc. Lili Laignel ? « C'est en tout cas comme ça que, moi, je l'imagine à 11 ans. » On y voit Lili qui pleure, Lili qui sourit, Lili qui a peur. En novembre, la Roubaisienne, déportée en 1943 à Ravensbruck, est venue au lycée professionnel Edmond-Labbé de Douai raconter les camps de concentration. Aujourd'hui, trente élèves de terminale, en électro technique (EEC), tentent de traduire son témoignage en bande dessinée. « C'est une histoire qu'on a du mal à imaginer », lâchent tour à tour Clément, Bryan, Maxime. « Difficile de croire que c'est dans notre monde que ça a existé », « c'est presque irréel », « comme une autre dimension ». De la Déportation, des camps de la mort, ils ont tous déjà entendu parler. « On l'évoque en troisième », rappelle Alexandre, 17 ans. « Mais ce n'est pas du tout la même chose quand quelqu'un qui l'a vécu nous raconte. » Le récit de Lili les a marqués : son arrestation par les SS le soir de l'anniversaire de sa mère, la promiscuité dans les baraquements, l'appel qui durait des heures, les chiens qui mordaient les mollets, la sirène

en pleine nuit, l'angoisse des travaux forcés...

« C'est progressivement que l'on enseigne la Seconde Guerre mondiale ; que les élèves découvrent les choses : par exemple que l'extermination n'a pas concerné que les juifs mais aussi les Tziganes, les communistes, les homosexuels... » Béatrice Bricout, professeur d'histoire et de français, multiplie les supports et les initiatives pour expliquer sa matière. « J'ai certains élèves depuis trois ans, ça

“ C'est petit à petit que les élèves acquièrent la maturité pour comprendre. »



facilite la communication ; un rapport de confiance s'est installé entre nous. » Le travail au long cours est possible. Et la bande dessinée n'est pas leur première approche. L'année dernière, les élèves ont remporté le prix académique du concours national de la Résistance. Ils ont effectué des recherches sur la Libération et la restauration de la République dans la région. « Ils ont réalisé des expositions, des mémoires, nous sommes allés au musée de la Résistance de Bondues, nous avons rencontré le résistant douaisien Jacques Desbonnet. » Lequel leur a

même offert son drapeau désormais accroché dans l'entrée de l'établissement.

M^{me} Bricout et ses élèves concourent à nouveau cette année. Ambitieux défi que celui de réaliser une BD, même aidés d'un Samuel Pereira, illustrateur, ou d'un exemplaire de *Maus* d'Art Spiegelman. L'exercice est technique – « on est loin d'être tous bons en dessin » – mais l'objectif est ailleurs. « C'est comme ça, petit à petit, que les élèves acquièrent la maturité. » Celle d'écouter, de comprendre.

LE RACONTER À NOS ENFANTS

Bien sûr il y a encore des réfractaires pour qui « tout ça, c'est du passé », « on s'en fout »... Et puis il y a aussi de prime abord cette nonchalance propre aux jeunes ; certains n'enlèvent pas leur manteau, d'autres ont le casque de musique sur les oreilles. Mais pendant les deux heures que dure la séance, tous restent concentrés. Valentin se charge de réaliser la dernière planche. Une fin qu'il a lui-même imaginée. « Quand j'ai relu le témoignage de Lili Laignel, qui dit combien il faut combattre le racisme, j'ai eu envie de faire le lien en dessin avec les attentats à Paris. » À Pâques, les volontaires iront à Auschwitz. « Parce qu'il faut voir ça au moins une fois. Parce qu'il faudra le raconter à nos enfants. » Quand Lili Laignel et les derniers rescapés ne seront plus là. ■

« Il faut s'instruire avant de dire »

Yves Le Maner, directeur de la Mission Histoire, Mémoire et Commémorations à la Région.

– Comment perpétuer la mémoire de la Déportation alors que les derniers témoins disparaissent ?

« Les derniers rescapés sont aujourd'hui très peu nombreux et ont atteint un âge très avancé ; le témoignage devient difficile physiquement et mentalement. L'ère des témoins s'achève et on passe à l'ère des historiens. C'est maintenant le rôle des enseignants que d'informer, ils deviennent le seul vecteur de transmission.

Aujourd'hui, tous les aspects du génocide sont connus : le calendrier, les méthodes, la volonté d'effacement du crime par les nazis... Tous ces sujets sont remarquablement approfondis et disponibles pour le public depuis un défrichage des archives entrepris par l'historien américain Raul Hilberg dans les années 50. Et, outre la connaissance historique, on dispose d'une riche base de films documentaires. Tout le champ de cette période est couvert. Voilà pourquoi le négationnisme, pour le génocide des juifs, en Europe, est marginalisé. Il n'y a plus de zones inconnues. »

– Mais un négationnisme perdure toujours sur le Net et complique parfois la mission des professeurs ?

« Il y a des gamins intoxiqués par une propagande négationniste sur le Net. Il y a un négationnisme antisémite qui perdure dans une frange du monde musulman. Pour donner un autre exemple en termes de négationnisme, l'État turc continue de nier le génocide arménien, dont on commémore, en 2015, le centième anniversaire.

Alors pour parler du génocide avec des ados qui n'ont pas de vision globale du monde, il faut partir de la notion de crime contre l'humanité telle que l'a définie Lemkin en 1943 : un crime contre l'humanité, c'est toucher des êtres humains ordinaires. Ce sont des gens innocents mis à mort, sans motif, sans cause, sans procès, sans quoi que ce soit. Tués non pas

pour ce qu'ils ont fait mais pour ce qu'ils sont : ce sont les Hereros en Namibie au début du XX^e siècle, les Tutsis au Rwanda en 1994, les Cambodgiens dans les années 1970...

Le génocide est un crime absolu : vous habitez Roubaix, Douai, Boulogne, on tape à votre porte, on vous met dans un train et on vous tue.

Après seulement, on explique le fait historique, l'Allemagne nazie et le génocide des juifs en Europe. »

« Pour parler du génocide avec des ados qui n'ont pas de vision globale du monde, il faut partir de la notion de crime contre l'humanité. »



– Comment aider les enseignants ?

« Le Mémorial de la Shoah à Paris fait un travail de formation des enseignants, parce que des établissements à problèmes, il y en a. Les attentats des 7 et 9 janvier ont mis en évidence des problèmes qui viennent de l'ignorance la plus crasse. Le seul moyen de tuer l'ignorance, la bêtise, c'est d'instruire et c'est bien ici le rôle des enseignants, pas celui des parents qui n'ont pas les armes.

Quand des élèves me disent : pourquoi on ne parle pas de la Palestine, du conflit israélo-palestinien ? J'explique que les professeurs d'histoire en parlent clairement dans leurs cours et qu'il faut plutôt se demander qui, au cours de ces soixante-dix dernières années, a tué le plus de musulmans ? En l'occurrence ce sont des dictateurs et des fanatiques islamistes qui sont totalement dans la négation de la religion pacifique qu'est l'islam, dans le conflit Iran-Irak, en Afghanistan, en Syrie aujourd'hui...

Il faut s'informer, s'instruire avant de dire la réalité des faits. » ■

« Je vais aborder le génocide sous un autre angle »

Michaël Ansart est professeur d'histoire-géographie en éducation prioritaire depuis 2004, affecté au collège de Wazemmes à Lille depuis 2008. Cette année, il va tenter d'enseigner et d'aborder la Shoah autrement avec ses élèves de troisième.

« En avril, j'ai suivi un stage de quatre jours organisé par le Mémorial de la Shoah et l'académie de Lille. Depuis, j'ai complètement changé mon approche pédagogique. » Conférences sur le nazisme, voyage à Cracovie sur les traces de la communauté juive qui a pratiquement disparu à cause du génocide, déplacement à Auschwitz-Birkenau. « Suite à cela, on s'est rendu compte qu'on enseignait mal. La mémoire d'Auschwitz a érasé tout le reste parce que c'est là qu'il y a eu le plus de survivants. Or, si la mémoire de la Shoah passe par Auschwitz, la Shoah commence dès 40 avec les ghettos, l'extermination en Europe de l'Est... C'est fin 41, début 42 que débute l'extermination en Pologne, l'industrialisation de la mise à mort. »

Le professeur prévoit de travailler cette fois à partir du camp de Belzec, « où il n'y a eu que deux survivants, où les Allemands ont replanté des arbres pour tout effacer,

où l'on exterminait à partir de moteurs émettant du monoxyde de carbone... Je veux montrer le système d'extermination dans son ensemble, faire comprendre ce qu'est un génocide, pas seulement par le biais d'Auschwitz auquel s'attendent trop les élèves. »

APPROCHE DIFFICILE

Changer d'approche, c'est pour Michaël Ansart une nouvelle façon d'accrocher sa classe « difficile ». Des troisièmes qui ont vivement réagi aux attentats de Paris. « Les gamins qui ont des idées radicales sont très rares, en revanche certains font preuve de négationnisme, d'antisémitisme, soit par rapport à leur religion, soit par manque d'information et de culture ; les jeunes sont très influencés par les réseaux sociaux. Alors dès qu'on parle de la Shoah, on me répond : "Des Palestiniens, on en tue tous les jours !" » La rescapée Lili Laignel devait intervenir dans le collège. « On a renoncé car nous n'avions pas pu réaliser suffisamment le travail en amont. Les élèves n'étaient pas prêts à l'époque. C'est malheureux car les survivants disparaissent. Mais lorsqu'on est en éducation prioritaire, il faut adapter l'enseignement. » ■

